

L'enciel

Louise Giovannangelli

Au-dessus du berceau personne ne s'était penché, personne n'avait souri. J'étais entrée dans la vie comme on entre dans la mort : nue et seule. J'avais ouvert les yeux sur rien, époumoné mon cri dans le vide. La sage-femme avait tourné la tête, un air gêné aux lèvres, comme une moue contrite, qu'est-ce qu'on en voit des nés-solitaires en ce moment, s'était-elle dit sûrement, en pensant au repas du soir qu'elle devait préparer à son mari et à ses problèmes cardiaques.

Quand j'ai soufflé mes dix bougies, l'ombre qui m'avait mise au monde s'est évaporée. Désormais ce n'était plus le rien, mais l'absence même de rien. J'ouvrais cette fois les yeux sur le monde, oiseau solitaire j'avais alors cherché à m'envoler - l'histoire rapporte que ma professeure m'avait retenue par la culotte - et puis c'était fini. Je souriais, vide dedans, parce qu'on m'avait dit de sourire.

Le soir de mes vingt ans, robe bleu-vert cheveux corbeau, sous l'arc artificiel en briques artificielles d'une cave beaucoup trop chère en plein cœur de Paris j'avais trinqué avec des âmes, dix, cent, mille, un tourbillon d'âmes qui me touchaient et ne m'imprégnaient pas. Seule d'être trop entourée ; d'être entourée de gens qui ne me connaissaient pas. J'étais montée hors d'haleine face au tourbillon d'âmes qui ne me touchaient pas, mon cœur me hurlait de desserrer ce corset comme un étau qui comprimait ma poitrine. Ivre de vin et d'angoisse, ma tête brûlait, comme si je portais une couronne d'épines. « De l'air ».

J'étais montée, tu étais là ; nos regards s'étaient croisés - le tien : vie, le mien, vide.

Rien.

Le matin de mes trente ans, on avait retrouvé mon corps nu dans le bois de Vincennes. C'était ironique : juste à côté de l'hôpital des fous. Qu'allais-je donc faire dans le bois de Vincennes ? Je ne courais jamais ; je ne savais pas faire de vélo ; je ne détestais

rien plus que l'odeur des feuilles mortes et les bogues de châtaignes écrasées sur le sol.

Le jour de mes trente ans, les familles bourgeoises me maudissaient, *vous comprenez bien madame, c'est embêtant, à cause de sa mort le bois n'est plus accessible par l'entrée Esquirolles*. Les mères regardaient leurs enfants avec un regard doux qui ne connaissait pas le vide. Elles leur tenaient la main. Les caressaient du cœur. Et elles maudissaient silencieusement la fille sans nom aux cheveux de feu d'être morte nue et seule, sans même avoir eu la décence de trouver une âme pour passer la corde de roses à son cou.

Mon père m'avait raconté cette histoire mille fois : j'étais arrivée au monde avec un sourire plein et le regard affirmé de celle qui voudra un jour tout conquérir ; j'avais planté mes yeux dans les siens et il s'était dit « voilà ma fille ». La sage-femme était émue de ce père qui entrait dans la paternité comme on entre dans la vie même : avec ses peurs paniques et ses espoirs. Elle avait oublié un instant Jean-Michel, son mari qui l'attendait à la maison ; il l'attendrait quelques minutes de plus, ce soir elle ramènerait des plats tout faits, tant pis pour son petit cœur d'homme fragile d'avoir trop bourlingué dans sa jeunesse. Une fille et un père étaient nés.

Quand j'ai soufflé mes dix bougies, mon père a pris une photo avec un vieil argentique. Le flash s'est déclenché, j'ai sursauté, la photo hilarante trône encore sur la cheminée de notre maison en Corse. Le soir, je recevrais quelques nouvelles amies du collège, et inaugurerais une longue saison de « boums » et d'amitiés vertes et pures. Entourée de leurs sourires, je déployais pour la première fois mes ailes sur le monde.

Le soir de mes vingt ans, j'avais trouvé ma place. Les amis qui chantaient et buvaient à ma santé savaient qui j'étais. J'accueillais le monde et ses joies, et je m'apprêtais à accueillir l'amour. J'avais la beauté et l'arrogance de la jeunesse : je rayonnais. Après une danse endiablée, j'avais eu besoin de prendre l'air - mes amis avaient loué pour l'occasion le sous-sol voûté d'un bar très chic dans le quartier Montmartre, surprise et bonheur mêlés. Je montais

prendre l'air en allumant une cigarette et c'est là que je t'ai vu. Tu étais transi de froid sans ta veste, tu accompagnais tes amis fumeurs par unique bonté d'âme - tu n'avais jamais réussi à allumer la moindre cigarette, c'était même une source de honte pour toi. Nos regards s'étaient croisés. Nous avions compris, alors. Nous avions accueilli la caresse violente du premier émoi. L'expression du vertige.

Absolument tout.

Le matin de mes trente ans, j'avais tourné la tête vers un oreiller rouge qui ne portait pas ton empreinte mais qui la porterait un jour. L'absence de ton parfum me donnait envie de me lever pour te chercher partout dans le monde. Depuis dix ans j'avais rencontré des « toi » partout, vécu des élans plus ou moins vifs - autant de feux de paille. Malgré tout, j'étais bien. Les dos-d'âne de la vie comme les premières rides au coin des yeux m'avaient endurci le cuir - pas le cœur - et je regardais maintenant le monde avec des yeux d'enfant.

Le jour de mes trente ans j'étais partie travailler cheveux blonds, sourire aux lèvres. Je pensais à ce soir, aux ivresses joyeuses, aux anecdotes de Betty la patronne du piano bar, aux musiques démodées que nous chanterions sans honte à tue-tête. Aux embrassades amies et aux émotions simples et familières.

J'avais rebroussé chemin pour ouvrir ma boîte aux lettres. Dedans, une rose sans épines. Et seulement ces mots, et ton parfum de lutte : « tu sais que je t'attends ».